

Martine ou la force tranquille

REVS+ est une association burkinaise créée et gérée majoritairement par des femmes pour aider, en premier lieu, celles atteintes par le VIH, et les enfants. Une vraie histoire de femmes, qui commence par une histoire individuelle. Celle de Martine Somda, fondatrice de l'association.

Au milieu des boubous colorés et des enfants qui courent, elle déambule, sereine, sous une chaleur pourtant écrasante. Une trentaine de femmes, portant leur bébé sur le dos, attendent la délivrance de leur traitement, le prochain groupe de parole ou simplement un conseil. Silhouette discrète, elle pourrait presque passer inaperçue. Mais ici, tout le monde connaît Martine Somda, la présidente de l'association REVS+ (Responsabilité, espoir, vie et solidarité) à Bobo Dioulasso, deuxième ville du Burkina Faso, à quatre heures de route de la capitale.

À 48 ans, Martine est veuve depuis 1993, mère de quatre filles qui ont aujourd'hui entre 18 et 28 ans et grand-mère d'une petite fille de 3 ans. Une lignée féminine, et toujours pas de garçon à l'horizon !

Issue d'un milieu très modeste (son père était tâcheron), elle est la septième d'une fratrie de dix. Une enfance matériellement difficile, mais une famille qu'elle vénère et des racines qui sont, d'après elle, à l'origine de son engagement et de son tempérament de combattante. « *Je fais partie de l'ethnie Boaba, individus qui sont réputés être, au Burkina, battants et courageux, explique la militante. Et j'ai eu une éducation basée sur l'équilibre, qui fait que je supporte très mal les inégalités entre hommes et femmes. Chez moi, mes frères allaient chercher l'eau, comme les filles.* »

Déterminisme. Très timide de nature, selon son propre aveu – « *mais le VIH est venu changer tout cela !* », rit-elle –, elle se définit malgré tout comme une militante dans l'âme. Hors de question, par exemple, de rester à la maison, comme beaucoup de femmes africaines. « *Je n'ai pas fait de grandes études, mais j'ai toujours voulu travailler.* » Son mari lui demande de choisir entre son travail et lui ? Elle répond simplement : « *Je ne choisis pas, je veux les deux.* » Il se fâche ? Tant pis. « *On s'est brouillé pendant plusieurs semaines à cause de cela. J'ai tenu bon. Je ne voulais pas dépendre complètement d'un homme et je voulais contribuer à la vie de la famille. Heureusement, à cette période, une femme n'avait plus besoin de l'accord écrit du mari pour être embauchée, ce qui était le cas jusqu'alors.* »

En 1992, Martine est agent de santé dans un centre antituberculeux lorsque son mari tombe gravement malade. Elle a entendu parler du VIH dans son milieu professionnel et lui suggère de faire un test de dépistage. « *Il a toujours refusé, déplore-t-elle. Il savait qu'il avait probablement le sida, mais il avait peur. À l'époque, les médecins n'avaient ni informations ni prestations à offrir à ces patients. Le fait de l'accompagner m'a permis de me révolter et de ne pas vouloir finir comme lui.* » Les derniers mois de la vie de son mari sont en effet très douloureux pour Martine. « *Il est mort dans une déchéance totale. Quand tu aimes quelqu'un, le voir souffrir à un tel point, c'est très dur.* »

Quelques mois après son décès, Martine apprend qu'elle a été contaminée. « *Je me suis retrouvée brusquement à devoir résoudre les problèmes de la vie en l'absence d'un homme. Il a fallu que je me batte pour élever mes quatre enfants et survivre avec mon VIH.* »

Mobilisation. Son chef de service la soutient au moment de l'annonce de sa séropositivité. « *Il m'a donné quelques conseils qui m'ont beaucoup aidée : m'informer, mieux connaître le VIH et me soigner dès qu'une maladie apparaîtrait.* » Sans le savoir, ce médecin fera aussi germer l'idée qui aboutira à la création de REVS+. « *Il m'a parlé d'associations de malades en France, Aides et Act Up, et m'a donné les revues qu'elles éditaient.* »

Parallèlement, dans le centre antituberculeux dans lequel elle exerce, Martine voit augmenter le nombre de patients dépistés positifs au VIH. Consciente de l'importance de la mobilisation des personnes concernées, elle réunit autour d'elle une dizaine de malades. « *Je ne savais pas par où commencer, mais il fallait qu'on se mette ensemble pour faire changer les choses,* déclare-t-elle. *J'étais du milieu, je savais qu'un patient dont le statut était connu n'était pas traité comme son voisin de chambre et cela me révoltait.* » Progressivement, elle obtient d'un infectiologue la gratuité des consultations pour les patients séropositifs, soutient des personnes rejetées par leurs proches, va jusqu'à organiser les enterrements de ceux qui n'ont plus de famille. Et, comme beaucoup de militants, s'oublie un peu.



« Je faisais attention à ma santé, mais mon problème était psychologique. Je n'avais personne à qui parler de ma sérénité, sauf mon médecin. » Elle ne dit rien pendant deux ans, ni à ses enfants ni à ses frères et sœurs. Puis se décide. « Je voulais préparer ma fille aînée à assumer la responsabilité de ses sœurs, car j'étais certaine que j'allais mourir bientôt. Je l'ai réveillée une nuit pour lui parler de la maladie de son père, et de moi. Elle m'a dit : "Cela ne change rien." Et a lu tous les documents possibles, a regardé les émissions sur le VIH, est venue dans mon groupe pour s'informer sur la maladie. » Martine est émue aux larmes. « J'ai la chair de poule en me souvenant de ce moment. Cela m'a beaucoup touchée que mes filles se préoccupent autant de moi. » Vis-à-vis de sa mère, elle gardera le secret sur sa maladie, pour ne pas l'inquiéter. « Jusqu'à sa mort, j'ai eu peur qu'elle ne le découvre de façon fortuite, car je faisais de plus en plus de témoignages publics. »

Association. Martine rencontre une militante ivoirienne de Lumière et Action, une des premières associations africaines de personnes infectées. Le projet de l'association prend forme. Elle convoque la première assemblée générale de REVS+, mais cela ne se passe pas comme prévu. « J'ai commis l'erreur d'inviter tous les médecins censés intervenir dans la prise en charge. Et là, ça a chauffé. Ils ne voulaient pas d'une association de patients. Ils m'ont accusée de conduire les gens à la stigmatisation, au rejet. » Elle remonte au créneau et dépose finalement les statuts de l'association en 1997. Depuis dix ans, elle est systématiquement réélue présidente. « Chaque fois, je dis que je veux arrêter et les autres me dissuadent. Mais je vieillis, il faut que je parte ! », plaisante-t-elle, sans trop y croire.

Martine a mis sa vie privée entre parenthèses pendant des années. « Faire le deuil de mon mari a été très long et j'ai mis des barrières autour de moi. C'était ma stratégie pour être tranquille. Mais depuis que mes enfants ont grandi, je m'interroge sur ma solitude. Est-ce que je finirai seule ? Est-ce le choix que j'ai fait ? » Pudiquement, elle confie qu'elle a un nouveau compagnon depuis deux ans. Un médecin.



Martine Somda (à droite). © Marianne Bernède

Figure féminine. Martine Somda fait aujourd'hui partie des figures historiques de la lutte contre le sida. Alors que nombre de militants de la première heure sont partis vivre en Europe ou aux États-Unis sur proposition d'organisations internationales. Elle a en effet toujours refusé les offres venant du Nord, mais assure n'avoir aucun mérite. « J'ai des problèmes d'adaptation. J'adore la chaleur, le soleil et j'aime mon pays. J'ai du mal à être épanouie en dehors du Burkina. Quand je m'en vais pour de courts séjours, je supporte. Mais quand c'est long, je deviens une autre personne, en fait je suis invivable ! »

Martine est désormais une des voix du continent africain dans les pays développés. Être invitée comme porte-parole, comme lors de la conférence de presse organisée par Sidaction le 19 février dernier au Palais de Tokyo (Paris), lui donne une certaine fierté. « En Europe, l'Afrique est souvent présentée comme le terrain de toutes les calamités. Il faut prouver qu'il y a de bonnes choses chez nous. Quand j'en ai l'opportunité, je veux faire sentir qu'on ne se croise pas les bras. On se bat avec nos moyens, avec toutes les difficultés, mais on se bat. »

Son combat pour les femmes africaines n'est pas près de prendre fin. « La femme ne négocie pas sa sexualité, elle la subit, même au sein du couple. Elle est censée être l'ombre de l'homme. Elle ne doit pas prendre la parole, ne peut pas subvenir à ses propres besoins, explique la militante. Pour se soigner, se rendre en consultation, elle doit demander l'autorisation à son mari. Mais dans les associations de lutte contre le sida, il y a beaucoup de femmes qui s'engagent. C'est sur les femmes qu'il faut s'appuyer si on veut des changements fondamentaux. Elles n'ont pas conscience de leur force, alors qu'elles sont majoritaires et que sur la balance, cela penche de leur côté. Pourquoi est-ce que c'est le plus petit lot qui gagne ? Il faut sensibiliser toutes les femmes pour qu'on puisse peser notre poids d'or. »